atre la F

# 

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES. ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

# BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Di

Pour Roubaix, trois mois, 7 francs, 50 six mois-14 s sun an 25 s s

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gerant, bureau du Journal, rue du Vieil-Abreuvoir, 25 (coin de la rue Nain).

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être dépos's avant midi le jour de la publication.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, ches MM: LAFFITE-BULLIER et Cie, 20, rue de la Banque. Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour publication des annonces de MM. HAVAS LAPPITE BULLI et Cie pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

#### ROUBAIX, 21 DÉCEMBRE 1868.

#### Bulletin politique.

En vertu de plusieurs décrets publiés par le Moniteur du 18 décembre, les mo-difications ministérielles dont il était question depuis quelque temps sont au-jourd'hui un fait accompli. M. de Moustier est élevé à la dignité de sénaieur, et remplacé au ministère des affaires étran-gères par le marquis de La Vallette. M. Pinard n'est plus ministre de l'intérieur; son successeur est M. de Forcade la Roquette, dont les fonctions de ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics passent à M. Gressier, député au Corps législatif.

Un télégramme de Constantinople, 17 décembre, relate un bruit d'après leques l'Enosis ayant tiré sur la frégate montée par l'amiral Hobbart, celui-ci l'aurait poursuivi jusqu'à Syra exigeant que ce navire lui fut livré comme corsaire. Cette de-mande ayant éte rejetée, la frégate turque aurait coulé l'*Enosis* dans le même port de Syra. Hâtons-nous de dire que cette nouvelle n'est pas encore officiellemen<sup>t</sup> confirmée. Quoiqu'il en soit, le gouverne-ment turc est fermement résolu à na pas se départir de ses réclamations et à mettre à exécution les mesures de rigueur dont il a menacé la Grèce. Mercredi, quatre frégates turques sont parties pour se rendre dans l'archipel.

Une dénêche d'Athènes signale une e manifestation tumultueuse » à laquelle les étudiants ont pris part. La police aurait été meltraitée

Le roi Louis de Bavière s'est rendu à Saint-Pétersbourg où il doit célébrer ses fiançailles avec la princesse Marie de

Le czar Alexandre II vient de donner son consentement pour la convertion sa fille au catholicisme, chose inouïe dans les annales de la cour de Russie.

J. REBOUX.

#### Le nouveau ministère.

Les décrets parus hier au Moniteur nous prouvent que l'influence de M. Rouher est plus grande que jamais dans les conseils du gouvernement. Pour diverses raisons, nous ne saurions nous en féliciter. M. Rouher est en effet l'adversaire le plus puissant des principes protectionnistes et le triomphe de ses amis ne peut nous être favorable. Le nonveau ministre du commerce, M. Gressier, représente cependant à la Chambre un département qui a beaucoup souffert du brusque changement apporté dans la situation de nos industries; mais M. Gressier est avocat, et il ne nous semble pas qu'il ait jamais pratiqué beaucoup grandes questions qu'il est appelé à élu der. Quand donc comprendra-t-on qu'un industriel ou un négociant est autrement apte à remplir les fonctions de ministre du commerce qu'un homme d'Etat, rempli sans doute de bonnes intentions ( tous les ministres ont de bonnes intentions ) mais qui n'a jamais considéré qu'à travers le prisme de la théorie les graves intérêts qui lui sont confiés ? Loin de nous cependant la pensée de vouloir préjuger l'administration de M. Gressier. Nous aimons à penser qu'il saura se rendre compte de la vérité des faits et, dans une juste mesure, faire droit aux plaintes si légitimes de notre industrie. Mais on nous pardonnera l'appréhension dont nous ne pouvons nous défendre, en considérant les coups si rudes qui nous ont été por-tés depuis bientôt dix ans.

En ce qui concerne M. Forcade la Ro-quette, nous ne saurions non plus dissi-muler combien nous aimons mieux le voir occuper le poste de ministre de l'intérieur, de préférence à celui de ministre du com-merce. Il trouvera là sans donte l'occasion de faire apprécier plus justement ses incontestables aptitudes pour les affaires publiques, ainsi que son véritable talent oratoire, surtout s'il veut bien ne parler oses qu'il connaîtra parfaitem Nous espérons aussi qu'il se montrera pour la presse moins rigoureux que son

prédécesseur; car M. de Forcade sime la presse et c'est ce journal même qui, dans une discussion célèbre lui a fourni l'occa-sion de le déclarer devant les représentants du pays.

La chute de M. Pinard était prévue ; toute regrettable qu'elle soit, elle était devenue nécessaire devant l'attitude d'une grande partie de l'opinion publique. M. était Pinard s'est montré plus procureur général qu'homme d'Etat et toute son administra-tion peut se résumer d'un mot : Répression. Jamais ministre ne châtiat la presse avec tant de rigueur. Pour sa part, dans l'aspace de moins de six mois, le Journal de Roubaix a subi deux condamnations fort sévères pour des faits qui, en d'autres temps, fussent passés inaperçus. Cepen-dant, nous ne saurions oublier que M. Pinard représentait au sein du pouvoir le parti conservateur. Sa présence dans les conseils du souverain nous garantissait qu'on ne songeait pas à modifier la politique impériale dans un sens hostile aux intérêts catholiques. Voilà pourquoi nous devons dire que la chute de M. Pinard est regretteble : elle devient même leguié. regrettable; elle devient même inquiél'avénement de M. de La Valette au mi-nistère des affaires étrangères.

En résumé, si par la pemination de M. Gressier, l'Empereur semble avoir

voulu faire un second pas dans la voie parlementaire, l'ensemble du nouveau ministère ne nous paraît pas devoir satisfaire l'opinion publique, qui, après les fu-nestes tergiversations de ces dernières années, s'attendait à un acte plus décisif. J. Reboux,

## CORRESPONDANCE PARISIENNE

Jeudi, 17 décembre.

La cour est rentrée cette après-midi aux Tuileries; le Moniteur indiquait ce matin l'itinéraire que devait suivre le cortége impérial. Il y aura demain conseil des ministres, et dimanche l'Empereur recevra, entre autres personnages, le comte d'Avila, le nouveau ministre de Portugal.

Les nouvelles de l'extérieur, en ce qui concerne l'Orient, sont aussi rassurantes que possible. On s'attend bien à ce que la Grèce ne donne pas une satisfaction com-

plète à la Turquie; mais de là à une rupture il y a loin, et l'on est convaincu que l'intervention des puissances empé-chera tout conflit.

rupture il y a loin, et l'on est convaincu que l'intervention des puissances empéchera tout conflit.

Le Méraorial diplomatique de ce matin donne d'intéressants détails sur la confedie politique à laquelle vient de se trouver mêlé le duc de Montpensier. Si le due s'était mis en route pour Cadix, il ne l'a fait qu'avec l'accord d'un des membres du gouvernement provisoire, l'amiral Topete, convaincus de ne pouvoir goûverder jusqu'à la convocation des Cortès, Serrano et Prim songent à faire un appel au peuple pour qu'il se prononce en faveur de la monarchie. L'amiral Topete qui avait conduit le duc et la duchesse de Montpensier de Cadix à Lisbonne et leur avait proposé de faire un pronunciamento en leur faveur, voulait ménager à la candidature du prince de grandes chances en lui faisant jouer le rôle de défenseur de l'ordre. La répression des troubles de Cadix s'étant accomplie, avant l'arrivée du duc, les collègues de Topete, ou bien ont fait avorter sa tentative, ou bien l'ont ajournée pour leur propre compte, et le duc est retourné à Lisbonne. Il n'en est pas moins vrai que sa candidature au trône se trouve ainsi posée indirectement.

On annonce que François II, qu'on disait à la dernière extremité, n'est pas malade du tout.

Ansi qu'on s'y attendait M. Fardinand.

sait à la dernière extremité, n'est pas malade du tout.

Aînsi qu'on s'y attendait, M. Ferdinand
de Lesseps a repondu par le télégraphe
qu'il ne pouvait accepler la candidature
qui lui est offerte à Marseille.

Ou dit que, le maréchal Vaillant a signé hier l'arrêté qui nomme la commission chargée de préparer la révision de
la Constitution de la Comédie-Française.

Le peintre Jérôme qui a envoyé cette
année au Salon une toile assez médiocre,
représentant la mort du maréchal Ney,
prépare pour l'été prochain une toile qui
doit faire sensation et dont le sujet est
emprunté aux événements de décembre
1851. J'entends dire qu'il s'agit de l'épisode du représentant Baudin.

Mme Patti donnera dimanche sa der-

sode du représentant Baudin.

Mme Patti donnera dimanche sa dernière représentation au Théâtre-Italien.

Elle partira lundi pour la Russie et s'arrètera un jour à Bruxelles.

Tamberlick, arrivé de Madrid, fera sa rentrée la semaine prochaine.

On dit ce soir que M. de Moustier va mieux; il a pu dormir trois heures cette puit.

nuit.

Le prince Napoléon est revenu hier de m excursion à Nohant. Après les fêtes de Compiègne, les fêtes

de Mouchy-le-Châtel. Il y a aujeurd'hui réception, spectacle et bal chez le duc de Mouchy. L'hospitalité y est au moinsaussi luxueuse qu'à Compegne; nais les invi-tés sont exclusivement choisis dans le monde aristocratique.

Une définition de M. Emile Offivier par un de ses amis. — On n'est jamais trahi que par les siens : C'est un moyen qui s'est laisse prendre dans les fiets de Saint-Cloud.

La reine d'Espagne a envoyé 53,000 fr. à M. Olozaga, pour les dépenses faites à l'Hôtel de l'ambassade d'Espagne péndant le séjour de sa fille, la comtesse de Girgenti.

genti.

M. Louis Desnoyers, directeur de la partie littéra ire du Siècle est mort hier soir; il aura suivi de près M. Havin qui avait le titre de directeur politique. Ne en 4805. M. Desnoyers avait été un des fondateurs du Siècle et en était resté un des principaux actionnaires. Depuis 1836, il en dirigeait la partie littéraire.

Les baraques des petits marchands pour la foire aux étrennes ont commencé à s'installer ce m atin sur le boulevard des Capucines.

L'Etendard déclare ce soir qu'il est faux que le ministre de la justice ait mandé à Paris les procureurs généraux des cours de province pour leur donner des instructions particulières, in les al

Le bilan de la Banque signale une di-minution de près de 11 millions depuis huit jours dans l'encaisse de la Banque. Ce sont les achats de lin d'année qui en sont le cause

Ce sont les achaes de sont la cause.

M. Degouve - Denuncques adresse au Temps une lettre dans laquelle il amonce que, lors des prochaines élections générales, il se portera dans le Pas-de-Caleis comme candidat de l'union libérale et démocratique. Cependant l'union libérale et l'union démocratique sont deux termes bien différents. Ce qui va se pesser à Marseille en est i bien la preuve.

Ch. Cahor.

## Vendredi, 18 déc

Le Moniteur nous réservait pour ce matin un véritable coup de théâtre. La rentrée de la cour a eu lieu hier avec ouclque solemnité, et, aussitôt arrivé aux Tuileries, l'Empereur a signé les décrets que publie ce matin le journal officiel. Le télégraphe vous les a déjà fait connaître, et je n'ai sous ce rapport rien à vous ap-prendre; mais je tiens à vous résumer les premières impressions recueillies ici;

#### FFILLLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 20 DÉCEMBRE 1868.

#### LE TESTAMENT DE MA TANTE

Aussi loin que peuvent rétrograder mes souvenirs de petite fille, je me vois dans le pensionnat des demoiselles Legrand, à Grenelle, un bel établissement que les deux dignes sœurs dirigeaient magistralement.

oment.

On y était bien un peu mêlé — comme asses — mais l'égalité la plus absolue gnait entre les élèves; grâce au mode e gouvernement qui régissait tout et

de gouvernement qui regissait toutes.

Les distinctions de castes, du reste, m'importaient assez pen, moins encore qu'à mes compagues qui les faisaient principalement consister dans le plus ou moins d'élégance de leurs toilettes de sortie. J'étais cependant moins favorisée qu'elles et le supportais avec une philosophie qui prenait sa source en grande partie, je crois, dans mon ignorance absolue de la vie.

Toutes les élèves avaient des parents, tont au moins des correspondants. Elles sertaient quinze jours àn aques, six se-

maines aux grandes vacances, le reste de l'année, elles recevaient des visites, et pour clles la cloche du parloir se faisait fréquemment entendre.

Pareille chose m'arrivait deux fois chaque année, deux fois! Le lundi de Pàques et le premier septembre, régulièrement, la cloche appelait au parloir Mile Nicette Brun, une petite fille qui ne savait guère de sa famille autre chose que ces trois points principaux : sa mère était morte; son père était voyageur de commerce; et sa tante, mademoiselle Séraphine Grisar, qu'elle n'avait jamais vue, habitait Vincennes.

Ces deux jours-là, je descendais à

phine Grisar, qu'elle n'avait jamais vue, habitait Vincennes.
Ces deux jours-là, je descendais à l'appel de mon nom dans la salle carrelée où se passaient les entrevues de famille, où j'y trouvais invariablement un homme de cinquante ans environ — charpente osseuse; front dégarmi, grands yeux tristes — vêu, invariablement aussi d'une redingote fanée, d'un chapeau rougi; pas de gants; des mains longues, maigres, caressantes, qui m'attiraient doucement et frisottaient les petites boucles de mon front.

Bon sans doute, mais si grave et si froidt il me disait:

il me disait :

— Travailles-tu, Nicette? Tu grandis
beaucoup, mon enfant, il faut devenir sé-

Puis il m'adressait cette question

Puis il m'adressait cette question étrange, persistante, qui surprenait toujours la pauvre petite pensionnaire:

— Réponds, Nicette. J'espère que tu ne 
t'amuse pas à composer des vers?

La demande était faite d'un ton menaçant. La petite Nicette courbait la tête ,
répondait en tremblant: « Non, mon 
père, » et restait convaincue que compo-

ser des vers était le plus grand crime dont il fût possible de se rendre coupable. Cette impression était même telle, que, lorsque j'entendais les grandes de ,la première classe réciter quelque tirale de Racine. de Lamartine ou de Victor Hugn, je récitais tout bas une prière destinée au salut de l'âme du premier , et à la conversion des deux autres, qui me paraissaient de bien grands pécheurs.

Mon père s'informait de ma santé, de mes besoins — bien modestes, mon Dieut — me recommandait d'écrire à ma tante Séraphine pour l'anniversaire de sa naissance, si nous étions au printemps, ou pour le jour de l'an, si nous étions en automne; me donnait cinq francs pour mes menus-plaisirs — cela devait durar six mois; m'embrassait tendrement avec une grosse larme dans ses yeux fatigués et je ne le revoyais plus de longtemps.

Je passais les vacances seule au pensionnat avec les demoiselles Legrand et une sous-maîtresse, déshéritée comme moi des joies de la famille.

J'écrivais à ma tante Séraphine aux epoques indiquées avec une ponchalité rare. La rédaction de ces lettres , adressées à une parente inconnne, dont j'ignorais même l'âge et la position sociale, me causait un travail infini, car j'avais la prétention de ne pas me répéter et j'y arrivais presque. Huit jours après le départ de la missive péniblement élaborée, il m'arrivait une petite boîte ronde, de celles que les petits bourgeois achètent pour le baptême de leurs enfants, toute pleine de dragées dont la qualité supérieure m'affligeait médiocrement. Tout au fond , il y avait quelques lignes d'une grosse écriture irregulière, d'une ortho-

graphe irréprochable, remerciant Nicette de ses souhaits, l'encourageant à l'étude et signée : « Séraphine Grisar. » Nicette, après avoir lu l'épître banale, croquait gaiment les bonbons vulgalres sans trop oublier le sage conseil.

Cela dura huit ans sans qu'il y eût rien de changé dans ce programme d'une cruelle monotomie; sans qu'un être vivant, autre que M. Brun, parût connaître ma réclusion à Grenelle; sans que mes robes noires, étroites, démodées, fussent renouvelées plus de trois fois; sans que les cinq francs paternels fussent augmentés d'un centime.

centime.

Aussi comment peindre la stupéfaction de cette pauvre abandonnée de Nicette, lorsqu'un jour de décembre 1864, elle s'entendit appeler su parloir par la voix suffoquée d'étonnement de Mile Legrand.

oraqu'an jour de decembre 1864, elle s'entendit appeler su parloir par la voix suffoquée d'étonnement de Mile Legrand. I'aînée ?

Nicette Brun!... on avait bien dit: Nicette Brun!

Je me levais toute chancelante et descendis follement l'escalier. Ce père morne, sentencieux, anti-versificaaeur, m'attirait quand même, cer c'était le seul visage ami qui vint parfois me sourire.

Mais je ne le vis pas en entrant. Il n'y avait au parloir qu'une jeune personne de vingt-cinq ans environ, maigre, de taille moyenne, vêtue de noir, qui releva sa voilette pour mieux me voir.

Sans être précisément jolie, sa figure était fine. Instinctivement, je trouvai les yeux agréables, le nez trop pincé, les lévres trop... comment dirai je?... Elle n'avait pas de lèvres. Une ligne rouge, tranchant dans la pâleur des joues indiquait seule la bouche.

Quand elle parla, cependant, cette bou-

che s'ouvrit assez grande pour laisser voir de blanches dents de chat très-aigues. — C'est vous, mon enfant, qui étes Nicette Bran? me demanda l'étrangère.

— Oui, madame.

— Je ne suis pas une dame, Nicette, je suis Mile Agathe Gervais, votre cousine.

Jonyris des yeux énormes.

— Comment! ma cousinet. J'ai donc

J'onvris des yeux énormes.

J'onvris des yeux énormes.

J'onvris des yeux énormes.

J'ai donc une cousine!

Vous le voyez.

Mais alors ma tante Séraphine?

Mile Grisar est aussi ma tante, petite incrédule.

G'est étrange!... mon père n'a jamais parlé de vous.

Elle sourit.

Votre père me connaissait à peine.

Vraiment! Eh bien, que voulez-vous, ma cousine Agathe Gervais?

Mile Agathe m'examina sans répondre et je l'entendis murmurer:

C'est une petite sauvage...

Puis elle s'assit, me fit asseoir près d'elle, et, froidement, sans préparation:

Votre père est mort, Nicette, me dit-elle d'une voix calme.

Il me fallut quelques secondes pour comprendre nettement ce mot cruel, qui me causa une sensation de froid horrible. Je ne sais quelle bouffée de souvenirs attendris me remplit tout à coup le cœur de tendresse et de regrets pour ce père presque inconnu, et j'éclatai en sanglots.

Agathe me laissa pleurer un quart d'heure suns me parler. Elle avait pris

glots.

Agathe me laissa pleurer un quart d'heure sens me parler. Elle avait pris mes mains et les serrait de temps en temps avec distraction. Lorsqu'elle jugea à propos d'arrêter l'expansion de ma dou-